

La plaie

Geneviève Letarte

Le théâtre dans la cité
Numéro 50, 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/26592ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Letarte, G. (1989). La plaie. *Jeu*, (50), 142–144.

la plaie

«[...] c'est la plaie de notre société, de vouloir se protéger de tout» (extrait de *Soleil rauque*). Le rôle de l'artiste est-il de découvrir la plaie?

Écrivain et performeuse, Geneviève Letarte, qui a publié deux romans — *Station transit* et *Soleil rauque* — aux Éditions de la Pleine Lune, se dit avant tout poète. Elle a fait plusieurs «poésie-performances» dont la dernière, *Extraits d'un livre chanté*, était présentée à l'Espace Go en novembre 1987.

La plaie de notre société c'est sa faculté de remplacer le vrai par du faux.
Ses factures simili.
Simili smile. Simili gold. Simili skin. Simili brain. Simili heart.
Fausse femme d'un faux mari.
Fausse star d'une fausse fin des temps.
Fausse lumière sur de faux sentiments.
Nous finirons tous par être des greffés de quelque chose et on voudra encore nous faire croire que nous sommes immortels.
On te branche un coeur qui n'est pas le tien et il faudrait encore que tu souries et que tu restes toi-même.
On te matraque le cerveau, on te change quelques boulons et il faudrait que tu continues à faire l'amour normalement.
On t'enlève le chromosome de l'assassin plutôt que de t'apprendre à aimer.
La plaie de notre société c'est sa fausse générosité, sa fausse compassion et sa fausse justice.
Ne tendre la main que lorsqu'il est trop tard.
Ne se dire je t'aime que lorsqu'on se sépare.
Ne reconnaître le génie que lorsqu'il est mort.
Avoir des regrets, des remords, exercer son repentir au bord des fosses mortuaires.
La plaie de notre société c'est de se faire croire qu'ailleurs c'est mieux ou qu'ailleurs c'est bien pire.
Voir un film sur l'Inde et se dire que nos petites douleurs à nous ne sont rien finalement.
En Amérique, penser que c'est donc terrible tous ces gens habillés pareil en Russie ou en Chine.
Mais les gens qui disent ça ne se voient pas dans le miroir, ils ne se voient pas dans les yeux de leurs semblables, tous semblablement habillés, ici même, en Amérique.
Partout la douleur est la même.
La même douleur au ventre des prisonniers, des exilés, des sans-amour, des oubliés, des fous, des ratés, des femmes niées.
La même douleur au coeur des refusés.

La plaie est dans chaque manque, chaque faille, chaque oubli.
La plaie est dans chaque torture, chaque négligence, chaque indifférence.
La plaie est dans tous les pleurs, toutes les prières, tous les rêves.
Sur les chaises des psychologues, dans les bureaux de change, au hasard des rues.
La plaie est reconnaissable en chaque vagabond.
Et la terre est recouverte de vagabonds à la recherche de leur âme.
Tous des Bouddha, des Christ, des martyrs, des Che, des Jeanne d'Arc.
Tous des enfants d'Hiroshima, tous des ressortissants des camps, tous des saints condamnés à l'asile.
La plaie est dans la solitude de chaque maîtresse de maison qui mange des biscuits en écoutant des quiz à la télé.
La plaie est dans la peur qu'a chaque homme de se retrouver face à lui-même.
La plaie est dans le néant qu'éprouve chacun au réveil quand il est seul dans son lit et que ça fait trop longtemps.
La plaie est dans le leurre: celui de l'ailleurs, celui des miracles, celui de la liberté.
La plaie est dans le désordre de nos pensées amoureuses devant l'écran qui nous bombarde d'images de guerre et de fric.
La plaie est dans cette absurdité: prendre un bon bain chaud en lisant un livre sur les camps de concentration.
La plaie est un aller simple pour l'exil.
La plaie est une photo de noces déchirée par le mari trompé.
La plaie est une boule de cristal scratchée par les ongles trop longs de la diseuse de bonne aventure.

Quant aux artistes ils ne découvrent rien du tout.
La plupart du temps ils ont peur, comme tout le monde.
Ils se plaignent du mauvais temps et du manque d'argent.
Et comme tout le monde ils sont à la fois paresseux et jouisseurs.
L'artiste en réalité, c'est l'inconnu, c'est le temps, c'est le volcan en éruption.
L'artiste c'est le ciel crachant toutes ses étoiles, c'est la plaine tranquille à l'aube, c'est le cheval emportant la princesse, c'est la skieuse qui gagne sa médaille de justesse.
L'artiste c'est le marin qui défait les cordages de son bateau, c'est toi dans un lit qui m'entoures de tes bras chauds, c'est le vent jouant dans les trembles, c'est la lumière argentée de tout ce qui tressaille sous l'oeil de la lune.
L'artiste c'est le porteur de bagages, c'est le chauffeur de camion, c'est le protecteur des baleines, c'est le reporter en Palestine.
L'artiste c'est l'ermite au creux des montagnes, c'est l'infirmière en temps de guerre, c'est la prieuse italienne, c'est la mère aux yeux cernés.
L'artiste c'est le chef de gare, c'est la mariée habillée en sirène, c'est le bébé dans son landau, c'est l'ouvrier qui siffote en rentrant chez lui.
L'artiste c'est la passante aux yeux verts.

I am going to tell you something: I love you.
But you will never believe me, never.
C'est ça la plaie de notre société.

geneviève letarte, pour *Jeu*,
décembre 1988



Geneviève Letarte
interprétant *Extraits
d'un livre chanté*.
Photo : Louise Oigny.